

Si Vertaizon m'était conté...

Mars 2004

ASEV-SIT

4ème Année N°11

EDITORIAL

C'est notre bien à Tous
Originaires de Vertaizon ou
venus depuis peu vivre dans ce
beau village, nous avons tous
le plus grand intérêt à préserver,
à restaurer ce que les anciens
nous ont laissé.

La richesse et la beauté de
leur réalisations, leur inventivité,
leur savoir faire sont pour nous
et nos enfants sources de réflexion
et d'enrichissement.

Oui, ce patrimoine écrit ou
bâti contribue à mettre en valeur
ce site exceptionnel où les
générations précédentes ont
construit et développé leur lieu
de vie; il aide à ce qu'il fasse bon
vivre à Vertaizon, il nous appartient.

C'est pour cela que tous les
habitants de la commune sont
membres de droit de l'A.S.E.V.
S.I.T. et que «Si Vertaizon m'était
conté» est distribué à tous.

Depuis de nombreuses années
des bénévoles participent à la
sauvegarde de cette richesse. En
2003 quatre cents heures de travail
ont été réalisées pour restaurer,
réparer, nettoyer, embellir avec
l'aide matérielle de la municipalité.
En 2004, cinq samedis de travail
bénévol sont programmés sur le
site de la vieille église, les
27/3-24/4-15/5-26/6-11/9.

Ainsi, anciens du pays, nouveaux
venus, hommes ou femmes,
jeunes ou moins jeunes apportent
leur contribution suivant leur
possibilité dans un climat très
convivial, et les repas (réalisés
par des bénévoles) pris en commun
rendent encore plus agréables ces
journées.

Vous aussi venez apporter votre
part à cette œuvre nécessaire;
nous vous attendons, faites vous
connaître.

A bientôt.

Il rédigea un manuscrit intitulé « Notes historiques sur la Paroisse de Vertaizon » et le termina ainsi :

« fait à Clermont en février 1996 »

Henri Pelletier

« Enfant de Vertaizon »

L'abbé Henri PELLETIER est décédé le 20 novembre 2003.

Il était né à Vertaizon le 23 avril 1918 à la Croix de Laine basse, fils de Pelletier Eugène et de Vidal Annette, propriétaire cultivateur (Maison Theillon).

Géologue réputé, il écrivit de nombreux ouvrages ; il fut entre autres, professeur de sciences à l'institution Jeanne d'Arc de Thiers, membre titulaire de l'Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts de Clermont, il était attaché au laboratoire de géologie de la faculté des sciences et reçut un diplôme d'études supérieures de celle-ci.

Il restera toute sa vie très attaché à Vertaizon, pays de ses grands parents maternels.

UN HOMME HORS DU COMMUN!

Voici un article paru en 1913 dans
«**LE PETIT ROSE**» journal publié
de 1911 à 1914 dans le département

**Don Quichotte Arverne et
Pharmacien à VERTAIZON.**

M.Antoine Gravière est
un descendant direct
de nos fières aïeux les
farouches Gaulois. Il
naquit en 1866, sous le
frontispice du Sancy, à
Latour -d'Auvergne
(Haute Gaule). Cette
origine élevée dut lui
indiquer de bonne
heure l'idée de planer au-dessus de
l'humanité pour lui jeter en pâture sa
« Justice pour Tous ».

Grand, bien planté, les moustaches
en croc, l'œil perçant, il était

fait pour la lutte.

A la lutte ! A la lutte ! à qui le gant ?
D'abord instituteur, il eut maille à
partir avec un inspecteur primaire, aujourd'hui
maire de Jumeaux, qu'il appelle, dans
ses souvenirs personnels, « ours mal
léché », car M.Gravière a eu soin d'écrire
ses mémoires, afin que ses hauts faits
d'armes passent à la postérité ! Comme on le
voit, s'il est homme d'idées, il ne manque pas
non plus de prétention et n'a d'ailleurs aucun
scrupule à l'afficher.

Le b.a.ba ne lui disait rien, car son caractère
frondeur et indépendant le mettait en prise
continue avec son « ours mal léché ». Cependant
Gravière travaillait et non sans résultats.

Il a inventé plusieurs méthodes de

Grand, bien planté, les
moustaches en croc,
l'œil perçant il était fait
pour la lutte...!

DANS CE NUMERO ...

L'abbé PELLETIER ...un érudit nous a quitté	Page 1	La soirée à thèmes de l'asev-sit	P. 7
Antoine GRAVIERE :un personnage	P. 1 à 4	Trouvailles diverses sur Vertaizon	P. 8
La lèpre suite ..Paule LAGARDE	P.4, 5, 6	Et bien sur la photoen 1936...	P. 8
Vertaizon en 1933 par H. GAZAN	P. 6 et 7	Le recensement de 1881: Les métiers	P. 8

Antoine GRAVIÈRE suite ...

calcul et de lecture qu'on trouve encore dans la plupart des écoles du département. Ses succès l'amènèrent à Clermont; c'était son rêve; là, il allait pouvoir donner libre cours à ses talents; mais il n'était pas riche et ne l'est pas encore devenu malgré tous ses efforts.

En 1890, il fit la connaissance de Baptistou. Ce dernier était déjà un gros légume dans la franc-maçonnerie, il y entraîna Gravière. « Ce fut pour moi le plus grand jour de ma vie » disait-il à ce moment; il n'en dormait plus, il se voyait déjà grand homme.

Ses débuts dans la franc-maçonnerie furent pénibles, et son séjour dans cette association le désillusionna, paraît-il, au point que sa rancœur y déchaîna un orage épouvantable. Par égard pour les héros qui ne sont plus, nous nous contenterons de dire que Gravière prétendait qu'en franc-maçonnerie comme ailleurs, on doit traiter les brebis galeuses sans pitié. Les Fr.' lui répliquèrent: « Canaille ou honnête, un ami est un ami, et les bons Fr.' doivent le soutenir malgré, envers et contre tout, s'il est en détresse. » — « S'il en est ainsi, vous êtes tous des fripouilles », dit Gravière qui ne s'embarrasse pas de littérature.

Il est parti furieux en faisant claquer la porte.

Pendant quelques années la lutte fut âpre entre lui et la loge. Il intéressa le Ministre et le Conseil général à ses réclamations; mais l'attitude des hommes du moment confirma le principe maçonnique: « Coupable ou non, c'est un frère et nous lui devons aide et protection. » Et le coupable fut nommé percepteur, à la grande stupéfaction de Gravière, qui ne décolérait pas...

Un article de A. GRAVIÈRE dans son journal

(LA JUSTICE POUR TOUS) N°7 DU 20.12.1908.

(La roulette)

VERTAIZON

Félicitations à la municipalité pour la rampe de la petite rue (dite la roulette) et le cadre protecteur du déversoir de la fontaine; quant à la susdite rampe, nous espérons qu'on vaudra bien, en placer une autre vers le tournant si rapide situé entre la perception et l'école libre; si la première répondait à une nécessité, même très grande, celle que nous réclamons répond, ce nous semble, à des besoins plus grands encore; les habitants de ce quartier seraient infiniment reconnaissants à la municipalité si elle voulait bien prendre en considération leur juste réclamation.

Dans tous les cas nous transmettons leurs vœux à qui de droit.

Nous la félicitons également d'avoir arrêté le vandalisme de la place de la vieille église et d'avoir fait niveler les profondes cavités qui auraient été un danger, pour les promeneurs; mais la vieille église va donc rester comme cela toujours? à attendre, on augmentera les dépenses car sa toiture du clocher se détériore de jour en jour.

Pourquoi ne pas faire un bon mouvement une fois pour toute? puisque tout le conseil est bien disposé pour cela?

#

Le nouveau corbillard est fort beau; du moment qu'il sort des ateliers de M. Trillon il ne pouvait en être autrement.

C'est une excellente acquisition de plus l'actif de notre

Franco-maçon, Gravière était aussi socialiste; il travaillait pour la sociale, en collaboration avec le citoyen Morel; Le « Tocsin » sonnait le glas et Morel et Gravière tiraient la corde jusqu'à en tirer la langue. MM. Lecuellié, maire de Clermont; Dupuy, préfet, Goyon, conseiller général, et homme d'Arnat recevaient des coups de boutoir à faire frémir; le souffle révolutionnaire des deux compères ébranlait le département du Puy de Dôme. Il en tremble même encore... une fois par semaine... mais aujourd'hui c'est en sens inverse.

Gravière, las de la tutelle administrative, avait envoyé promener l'enseignement; il commençait sa pharmacie, qu'il termina très heureusement comme lauréat de son année, on peut lui adresser ce compliment, qu'il est dans toute l'acception du mot le fils de ses œuvres. Dans ses écrits fulminants, il se plaît à jeter à ses adversaires le défi de prouver, qu'en sa vie il n'a reçu un service quelconque d'un homme politique; personne ne lui a relevé le gant. Ni celui-là, ni les autres, du reste, c'est un principe admis.

Etudiant en pharmacie, il fut un jour pris à partie par M. Bousquet, directeur de l'école, et le voilà reparti en guerre contre ce dernier, à ce point que, certain matin, les galeries de l'Hôtel-Dieu faillirent être le théâtre d'un véritable pugilat; Bousquet voulait étripier Gravière et Gravière voulait manger Bousquet tout cru; ce fut une scène épique, les étudiants s'en tenaient les côtes.

Ah! si le « Petit Rose » avait existé à cette époque! Ses rapports avec Morel prirent subitement de l'aigre un jour que le socio. Morel était allé prêcher la grève à saint-Eloy; ce pendant que les grévistes crevaient de faim (comme le font d'habitude les grévistes). Morel, au frais de la princesse Sociale, faisait la manille avec le Préfet. Gravière, scandalisé, fit de sévères reproches à Morel qui l'envoya paître sans égards.

Après avoir abandonné le « Tocsin » il collabora longtemps à l'« Avenir », Dreyfusard enragé, il fut adopté avec allégresse par M. Dumon, antidreyfusard impénitent; la collaboration de Gravière était utile et on pouvait bien, dès lors, ne pas y regarder de si près.

Devenu pharmacien à Vertaizon, il fomenta un immense mouvement de protestation contre les charges fiscales, il provoqua et accompagna l'exode des paysans de Vertaizon, au nombre de 300, à la préfecture de Clermont.

Et voici ce que raconte Gravière:

« Le Préfet, prit la frousse, se sauva; son rempla-

L'Auvergne pittoresque

CHIGNAT. — Route Nationale



Une des premières automobiles de VERTAIZON son propriétaire: GRAVIÈRE

cant, le Secrétaire général, eut la colique pendant huit jours et faillit s'évanouir devant cette armée de paysans décorés de l'épi de blé et de leur général en chef Gravière. »

Ce mouvement eut un tel succès que, depuis, les charges fiscales ont beaucoup diminué...on s'en aperçoit tous les ans en payant ses impôts.

Il se présenta à l'élection sénatoriale contre Bony-Cisternes; la caractéristique de sa profession de foi était : « J'aurai assez de neuf mille francs pour travailler, alors que mon adversaire s'en est voté quinze mille pour ne rien faire. ». Les délégués le jugèrent trop honnête; il ne fut pas élu sénateur, mais recueillit 233 suffrages. Il regrette encore son échec : « Cette place de Sénateur aurait si bien fait mon affaire », dit-il modestement.

Et il se venge depuis en débitant à ses...électeurs de l'ipéca et du bismuth.

Directeur-Fondateur-Rédacteur en chef de la Justice pour tous (qu'il rédige à peu près tout seul).

Il épanche, chaque semaine, dans ses colonnes, le trop-plein de son amertume. Sa spécialité consiste à asséner régulièrement, et à bon marché (un sou le numéro), des coups de dents féroces et des coups de triques vengeurs sur les reins de ceux qui osent le regarder de travers.

Citons ses principales victimes : Huguet, Moillier, Vigier, Barrière, Claussat, Guillemin, quelques fonctionnaires, sans compter le menu fretin. En ce moment, c'est après un vétérinaire qu'il en a.

Huguet l'amena un jour en correctionnelle. A l'heure dit, Gravière était au rendez-vous; Huguet n'y était pas. Quelque temps après, Huguet fut traduit en correctionnelle et y fut escorté par deux gendarmes ;

Gravière n'en n'était pas...

Il a eu deux duels retentissants...en queue de poisson : Ayant un jour gratifié le citoyen Claussat d'une gifle...pharmaceutique, un corps à corps s'ensuivit ; Gravière allait manger le nez et les oreilles du futur député, mais on les sépara à temps. Il y eut envoi de témoins : « Ah ! Claussat me provoque, dit Gravière; eh bien j'accepte; mais je veux le choix des armes: Claussat prendra un bistouri, moi ma seringue et mon pilon ».

Claussat le toupet sur le front, était déjà sur le terrain et se préparait à en découdre ; mais Gravière, parant le coup, lui envoya une longue seringue de baume de capahu.. Claussat, aveuglé et désarmé, ne voulut plus rien savoir. Il y avait de quoi !

Et le combat finit faute de combattants. Ce jour là, les témoins rirent si fort que deux d'entre eux en prirent une hernie.

Une autre fois, Gravière s'en prit à M.Chapel, juge de paix à Lezoux. Le pauvre homme ! Notre fougueux polémiste le tournait sens dessus dessous, le passait à la poêle à frire et le mettait à toutes les sauces. Le malheureux juge en perdait le sommeil. Un jour n'y tenant plus, il pointa son bouc, releva ses moustaches gaULOISES et dépêcha deux de ses amis auprès de Gravière. Celui ci faillit en tomber

à la renverse : « Quoi dit-il. La justice pour tous les citoyens contre la « Justice pour Tous » ! Ah ! Ah ! Ah ! c'est un duel de justicier qui va avoir lieu.

Préparons nous ! Mais la justice de Lezoux ne saurait y faire contre celle de Vertaizon; je vais la lui envoyer ». Et ce disant, il reprit sa plume vengeresse contre le pauvre homme.

On ne badine pas avec Gravière le justicier !

En mai dernier, il pensa qu'étant la providence des malades de son pays, il pouvait spéculer sur leur reconnaissance et il se présenta aux élections municipales, afin de se faire consoler de l'échec sénatorial.

Hélas, ce fut pire. Au marchand d'emplâtres et clystères, on préféra un marchand de vin !

C'était à prévoir. A la santé de la République on trinque avec du vin, on ne trinque pas avec un lavement.

C'en était trop ! « Avoir été candidat au Sénat et ne pas pouvoir entrer au conseil municipal de « Vertaizon, c'est un peu raide, dit Gravière ! Ma parole, c'est insulter l'animal jusqu'au licol ». Pendant trois jours et trois nuits, il fut à feu et à sang, puis il vint à Clermont et comme par hasard entendit la « Matchiche ». La musique adoucit les mœurs...Alors, il envoya à son rival heureux, en guise de cartel ; ; ; du papier timbré.

Un procès se préparait, les avocats des adversaires commençaient à affûter leur tapette lorsqu'on apprit un beau matin que ces ennemis intraitables s'étaient réconciliés. Que voulez-vous, comment résister à un bon quatre-heures savamment arrosé...

Gravière a le goût de la marche. Ses mémoires-car il écrit ses mémoires- mentionnent qu'à 13 ans il fit un jour 80 kilomètres dans la même journée. Au cours d'une de ses randonnées; il se trouva une fois en plein ouragan dans les gorges du Saut de la Pucelle, du côté de Murol et du col de Diane, vers une heure du matin. Ce n'était pas très rassurant, mais Gravière n'eut pas peur ; ce grand escogriffe n'a peur de rien.

Gravière aimait voyager, mais comme c'est un plaisir coûteux et que dans la vie il faut savoir se débrouiller, il n'hésita pas, il se fit marchand de fromages puis marchand d'eaux minérales ce qui lui permit de voir du pays sans bourse délier.

Il fit même un jour le boniment sur une place publique c'était à Montluçon. Pendant trois heures il harangua les ménagères en criant à tue-tête : « Voilà du fromage de Brie, 1^{re} qualité, mesdames ! Cinq sous la livre. Goûtez et comparez ! Approchez la petite mère, voyez, cinq sous la livre ! »

Si nos renseignements sont exacts, ce Brie d'importation di-



Antoine GRAVIÈRE ... QUEL PERSONNAGE...!(suite)

recte, venait tout simplement deGerzat. Ce n'était pas du Brie, c'était du *non Brie*.

En vérité je vous le dis, mes très chers frères, Gravière finira dans la peau d'un juge de paix ou dans celle d'un frère prêcheur.

On fait ce qu'on *pneu*.

Instituteur, franc-maçon, socialiste, écrivain, apothicaire, marchand de fromages, candidat, Gravière serait encore incomplet si nous omettions ses inventions.

Car il était aussi inventeur.

Il inventa des appareils à acétylène Bte S.G.D.G. et lors de son dernier essai en 1897, il faillit faire sauter le Café Glacier. Un jet de 30 mètres s'éleva soudain cependant que les consommateurs, pris de panique, s'enfuyaient dans toutes les directions, mais l'appareil Gravière était inexplosible, il n'y eut ni morts ni blessés.

Pharmacien, il a inventé le Sirop du Docteur Loiseau qui guérit toutes les coqueluches, les maux de dents et les cors aux pieds.

Inutile de dire que le Docteur Loiseau n'a jamais existé que dans son imagination.

Il s'est fait, ingénieur, Un jour, il établit un câble métallique aérien d'une portée de 600 mètres au-dessus de Vertaizon, il y faisait promener un garde champêtre en baudruche et un phonographe.

Il a fait aussi....

Mais que n'a-t-il pas fait ?

Une seule chose : il n'a pas fait fortune.....

Humble disciple de la *Justice pour Tous* je dois lui rendre à mon tour justice, Gravière est un probe et un esprit droit qui ne saurait souffrir la déloyauté et se prêter à une compromission plus ou moins équivoque.

Les hommes imbus de cet état d'esprit sont assez rares à l'heure actuelle pour être remarqués au passage.

Et puis, doit-on le dire ?-Gravière n'est pas un type de notre époque, il est venu au monde quatre siècles trop tard....Ah ! S'il eut vécu du temps de Richelieu, il n'y eut pas eu d'édit assez puissant pour empêcher l'estafier Gravière de tirer son espadon à tous les carrefours et dans toutes les ruelles, de pourfendre sans délai tire-laine et manants et rapporter de ces équipées romanesques en manière de trophées quelques feutres opimes et glorieuses balafres.

Et lorsque il aura rendu à Dieu son âme chevaleresque, auréolée de tant de sacrifices vains et d'héroïsme inutile, il ira retrouver dans le royaume des élus son illustre prédécesseur, le noble et fier **Chevalier de la Triste Figure**, qui lui aussi poursuivit à travers mille aventures décevantes, une chimère irréalisable.....

J.B FONTEIX. (1913)

La lèpre en Auvergne (suite de la conférence de Madame LAGARDE)

Dans les premiers temps, les malades allaient, venaient, vaquaient à leurs occupations : personne ne se souciait de leur état et encore moins du risque de contagion. Pourtant, celle-ci se répandit au point de perturber la vie des individus, des familles, des villages et des villes, en provoquant désespoir et panique, au point que, pour la première fois, semble-t-il, et avant-même la Renaissance, le pouvoir royal en vint à prendre, à l'échelon national, des mesures de santé publique que nous allons découvrir dans quelques instants : c'est dire l'ampleur des événements.

Le «corps médical» -si l'on peut risquer l'expression- était loin de rester indifférent : médecins et apothicaires arabes furent les premiers à consigner leurs observations et à décrire les signes extérieurs de l'évolution de la maladie. En France, la faculté de Montpellier diffusa au mieux les informations recueillies et plusieurs de nos médecins, à commencer par le grand Ambroise Paré, tentèrent, avec opiniâtreté mais sans succès, de découvrir les mécanismes de la lèpre. Son caractère contagieux fut cependant formellement établi. Le dévouement de ces praticiens, comme les grands risques qu'ils acceptaient de prendre furent largement reconnus à l'époque. Leur image en bénéficia et ce fut le cas en Auvergne, où sont cités leurs confrères de Billom, d'Aigueperse et de Blesle.

Cet hommage étant rendu aux médecins concernés, on peut avancer que leur dévotion à l'égard des lépreux trouve également son inspiration dans le contexte religieux du temps. Dans le nouveau testament, Jésus donne "le baiser aux lépreux" et partage son repas avec Simon, autre lépreux. Le pauvre Lazare, qui devint le patron des lépreux, eut son nom modifié par l'usage en "ladre" signifiant lépreux, d'où "maladrerie" signifiant léproserie. Ainsi comprend-on mieux le

dévouement extraordinaire des hommes de bien et notamment des "Grands" du monde d'alors au service des lépreux : entre autres, Marguerite d'Ecosse, Elisabeth de Hongrie, Alphonse du Portugal etc....

Mais le trouble et l'horreur ne cessent de gagner les esprits. Certains persistent à croire que la maladie est héréditaire et négligent tout ce qui pourrait les protéger de contagion. Comme le "mal de Naples" -entendez la syphilis- sévissait à la même époque, la confusion des diagnostics était fréquente, de même qu'en présence d'épilepsie. Le malade atteint d'une simple jaunisse devait se méfier de la précipitation des apothicaires. Quant à ce bon Nicolas, honnête et joyeux clermontois, il fut accusé de dissimuler une lèpre très avancée jusqu'à ce qu'on découvre qu'il avait seulement plusieurs grammes d'alcool dans le sang. On allait jusqu'à soupçonner des malades de sorcellerie, de mauvais œil et quelques-uns furent brûlés vifs. Pour tout dire, bien des raisons vacillaient.

Devant les dommages de toutes sortes causés au royaume par une telle épidémie, le roi -sans doute Philippe-Auguste ou son fils Louis VIII- approuva la création d'une juridiction particulière couvrant tout le territoire, chargée de recenser, d'arrêter et d'enfermer tous les ladres qui se cachaient ou qui ignoraient leur état. La population avait le devoir de dénoncer ceux et celles qui négligeaient les soins les plus élémentaires. La délation obligatoire était donc instaurée et on trouve des registres attestant ce genre de dénonciations à Billom, à Lezoux, à Fayet-le-Château, agglomérations qui présentaient d'importants foyers d'infection. Inutile de préciser que certains profitaient de ces circonstances pour régler des comptes de voisinage, pour vider de vieilles querelles, assouvir des haines, éloigner quelques ivrognes invétérés, des parents gé-

nants ou une fille légère compromettante. Cette juridiction spéciale portait un nom qui, à lui seul, faisait frémir : on l'appelait "La Purge".

En général, c'était le clergé qui avait la haute main sur les tribunaux de la Purge, du fait que les établissements conventuels étaient les seuls à pouvoir héberger les malades et le personnel soignant, essentiellement composé d'ailleurs de moines et de religieuses. L'Auvergne faisait exception et sa Purge était dirigée par des laïcs, sorte de consuls financés par les bourgeois et les marchands de la région, premiers intéressés par le rétablissement d'une vie paisible. Cette juridiction d'exception élit domicile dans la plus grande maladrerie de la région, située à Herbet, lieu qui nous est proche et familier, et qui se trouvait alors à l'extérieur de l'enceinte de Clermont-Ferrand. Les locaux utilisés étaient ceux de la Commanderie de Saint-Jean, autrement dit de l'Ordre de Malte, construite en 1190 grâce aux dons du Dauphin d'Auvergne.

Le Directoire d'Herbet avait pratiquement droit de vie et de mort sur tous ceux qu'il hébergeait et on imagine aisément les abus commis. Les Consuls dépêchaient leurs sbires aux trousses des ladres, comme des non-ladres et ce n'était plus des médecins mais des juges qui décidaient si, oui ou non, les malades devaient être remis en liberté, isolés, soignés ou enfermés jusqu'à ce que mort s'ensuive. En somme, un parfait arbitraire. Beaucoup de malades fuyaient les enquêteurs, mais d'autres, au contraire, se déclaraient lépreux sans en présenter le moindre signe, à seule fin de troquer leur misère contre un toit et une pitance. Les responsables de la Purge considérant la lèpre comme une malédiction, une tare, voire un vice, rejoignaient ainsi la croyance populaire mais ils considéraient aussi comme un délit gravissime le fait de ne pas signaler spontanément aux autorités les malades ou supposés tels. On imagine sans peine le climat de suspicion généralisée engendré par de semblables pratiques.

Mais certains médecins et certaines équipes de religieux-soignants manifestaient un véritable dévouement. Chacun essayait de comprendre le processus de la maladie afin de soulager ceux qui en étaient frappés, et l'acharnement de leur générosité trouvait sans doute son inspiration dans la conviction que leur fidélité au modèle du Christ dans ses rapports avec les lépreux pouvait leur valoir leur propre rédemption. Ainsi, bien des couvents étaient transformés en cours des miracles par tout ce peuple d'ulcéreux et d'estropiés qui frappaient à leur porte ou leur étaient envoyés par la Purge. Il y a lieu de penser que le château de Chignat et ses dépendances enterrées du Puy-Saint-Jean furent l'un de ces refuges, plus exactement au lieu dit "les grilles" et "les creux de Chignat". Les lépreux allaient chercher eau et nourriture déposés à la fontaine de la Dourette. Un autre était situé à Mezel, dont le nom, en occitan, signifie précisément lépreux et "mézellerie" est synonyme de léproserie. Les malades les plus gravement atteints et ceux qui se trouvaient "en phase terminale" étaient regroupés dans des locaux plus éloignés des agglomérations qu'on appelait des "bordes" puisque situés sur la bordure extérieure des villes ou des villages. Au pied de la butte de Beauregard-L'Evêque, le domaine de La Borde était sûrement l'un de ces mouiroirs, ainsi que le domaine de Saint-Pardoux au voisinage du couvent de Mirabeau. Quant à la maladrerie de Fontgiève de Clermont-Ferrand, elle envoyait les incurables dans une borde située au col de la Moréno, que l'on appelait à l'époque col de la Mort. Les corps des décédés étaient inhumés dans des trous cylindriques et couverts de chaux vive. Au château de Guise, dans l'Aisne, on peut voir encore, une série de trous circulaires creusés dans le sol d'une longue et étroite galerie ; ces trous surplombent une fosse très profonde où ont été identifiés d'importants restes de squelettes et des traces de chaux vive,

attestant l'utilisation du site.

Dans les établissements relevant de la Purge, le style de vie des pensionnaires dépendait du stade d'évolution de la maladie. Dès qu'un patient perdait sa mobilité, il était évacué sur l'un des bordes dont il a été question. Les plus valides pouvaient travailler soit aux cuisines, soit au jardin ou à la bibliothèque. Dans certains établissements et sous réserve d'un comportement convenable, les malades pouvaient sortir à l'extérieur en observant des règles très rigoureuses : vêtus d'une cape très enveloppante avec un capuchon rabattu sur le visage, ils devaient signaler leur présence par une cliquette en bois qu'ils agitaient lorsqu'ils déambulaient par rues et par chemins. Comme des aumônes en nourriture leur était parfois offertes, ils devaient alors déposer une écuelle devant la porte afin qu'on puisse la remplir et rester à distance pour n'avoir aucun contact avec des gens sains.

Comme beaucoup de lépreux pris en charge par la Purge, en particulier les plus aisés, avaient fait don de leurs biens à la communauté qui les hébergeait, ils vivaient surtout de mendicité. Cependant, en 1321, les lépreux de France, exaspérés, humiliés, transformés en parias, se révoltèrent, quittèrent les léproseries, en incendièrent quelques unes. La répression fut terrible.

Dans les établissements qu'on ose appeler hospitaliers, les traitements thérapeutiques confinaient au simulacre. A défaut d'être efficaces, les remèdes étaient souvent fort violents : on cautérisait par exemple les plaies avec un fer rougi ou avec un emplâtre de bitume. Qui pourrait croire de nos jours que le bitume de Pont-du-Château servait à activer la cicatrisation ? Mais on employait aussi les eaux sulfureuses comme celles de la source de Médague entre Culhat et Joze, et celles d'une fontaine de Dallet. Les médecins examinaient fréquemment les malades avec beaucoup d'attention : la peau bien sûr, mais aussi la pilosité, les réflexes, la couleur du sang après les saignées, la fréquence et la couleur des urines. Les textes qui sont parvenus jusqu'à nous soulignent avec insistance l'intérêt tout à fait spécial des médecins de l'époque pour toute altération de la coloration à la fois dermique, sanguine et urinaire. Pour bien des esprits, l'ultime mais hypothétique recours des pauvres ladres restait le pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle.

Pour affronter leurs malades et restreindre les risques de contagion, les médecins portaient sur le visage un masque en cuir, prolongé par une sorte de long nez qui servait d'étui dans lequel on glissait des herbes odorantes et aseptisantes.

Dès lors qu'il a fallu attendre le XX^{ème} siècle pour disposer d'un traitement efficace contre la lèpre, comment se fait-il donc qu'elle ait pratiquement disparu de France et d'Europe occidentale, au XVI^{ème} siècle progressivement certes, mais comme par enchantement ? Bien sûr, nous l'avons dit, les progrès de l'hygiène, aussi bien individuelle que collective, l'amélioration de l'habitat, ont été des facteurs très importants de lutte contre la contagion et force est de reconnaître que, malgré ses abus et ses erreurs, la Purge a finalement obtenu des résultats positifs. Mais, même pour des profanes comme la très grande majorité de cet auditoire, ces raisons sont insuffisantes pour expliquer la disparition du fléau. De la documentation dont j'ai pu disposer, il ressort que le débat n'est pas tout à fait clos mais qu'une hypothèse est assez généralement admise désormais et selon laquelle le bacille de Hansen, vecteur de la lèpre, aurait été neutralisé par la prolifération du bacille de Koch, vecteur de la tuberculose, un vainqueur qui a fait, à son tour, bien des dégâts. Vous comprendrez mon incapacité à commenter

plus avant un tel aspect du problème.

Nous voici parvenus au terme de notre entretien dont l'objet a pu vous surprendre mais j'ai pensé que notre devoir de mémoire à l'égard de nos aïeux auvergnats devait aller jusqu'à évoquer les terribles souffrances qu'ils ont endurées pendant des siècles dans un contexte de dénuement difficilement imaginable aujourd'hui et que nous devons, aussi, exprimer ensemble une gratitude réfléchie à l'égard des médecins, des soignants bénévoles, des religieux qui se sont dépensés sans compter, les mains nues, pour soulager leur prochain.

Certains grands esprits affirment que l'Histoire ne se répète jamais. Il en est d'autres qui pensent au contraire qu'il lui arrive de présenter les mêmes plats plusieurs fois. Ce désaccord n'est qu'apparent, les hommes n'étant pas capables de prévoir les

répétitions de l'Histoire, ne peuvent que les constater à posteriori. Après avoir évoqué tout à l'heure l'immense brassage humain consécutif aux croisades et l'avoir désigné comme un facteur majeur de propagation de la lèpre, comment ne pas faire un parallèle avec le brassage humain cent fois plus prodigieux qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux, alors qu'une terrible maladie, que nous ne parvenons pas à maîtriser, galope à travers le monde entier ? Devant un tel rapprochement, il est un vœu qui nous unit sans doute possible : puisse le Sida être vaincu plus vite que le bacille de Hansen, le genre humain d'aujourd'hui et de demain n'étant sans doute pas capable, comme nos aïeux, de supporter un tel fléau, sans perdre la raison, durant plus de quatre siècles.

Henry GAZAN ... Un vertaizonnais de cœur.

Bulletin ABC n°98 de février 1933 mensuel édité à Paris par l'école de dessin du même nom

Extrait d'un article écrit par Henry GAZAN accompagné de six dessins faits à la main, représentant vers 1930 des quartiers typiques de VERTAIZON.

«Voyez à droite, voyez ici à gauche, devant vous....et derrière, et là haut ! et en vous plaçant ici,

et mieux encore là, dans ce renfoncement où vous apercevez la descente à pic de la ruelle (la grande rue, ma chère),avec juste ce qu'il faut apercevoir de l'aiguille de son clocher, derrière le toit branlant de la mère machin, car je dois vous dire entre nous que l'église a fait hélas ! comme la jeunesse de tout à l'heure, elle a eu honte un beau jour de vivre à l'écart sur le sommet déserté de la colline, dans son vieux manteau de mousses, de lierres et de vignes vierges, au milieu des arbres caducs; elle a

EN 1930 L'IMPASSE DE L'HORLOGE PAR Henry GAZAN



abandonné le vieux noyer plusieurs fois foudroyé dont Sully au temps du bon roy Henry avait cassé les premières noix; elle a imité les vieux remparts dont les pierres elles aussi ont descendu une à une la côte pour aller construire la ville basse.....Ainsi vont les choses. Il faut leur pardonner.....et vivre avec son temps....Et puis c'était dur de grimper les morts là-haut !....eux aussi sont descendus, un peu plus loin du ciel.

Et l'antique dépouille de la paroisse est restée seule là haut, sa carcasse n'est plus visitée que par les corbeaux, le vent, les couleuvres, les ronces, et chaque jour elle s'enfonce un peu plus dans la terre : un pan s'écroule, un chevron cède, une voûte s'effondre ;des racines font pencher un pilier et de pauvres fresques naïves se craquellent sous le vent ,la pluie , le gel. Des moutards sans vergogne y montent à l'escalade pour cueillir des noisettes qui ont poussé sur les sous-aires. Des amoureux y ont gravé des cœurs entrelacés, des touristes des dates, au canif, à la craie, au charbon....et bientôt, tout cela disparaîtra pour faire place à un tennis, à un château d'eau ou à des vignobles.

Et c'est ainsi que j'ai fait connaissance avec Vertaizon. Vertaizon en Auvergne qui domine la vallée de l'Allier, avec Beauregard-l'Evêque, Pont-du-Château et Clermont-Ferrand dans le fond ; petit coin obscur et ignoré qui ne possède nul monument classé, nul relais gastronomique, nulle source dite thermale, petit village sans histoire et sans histoires, aggloméré autour d'une butte verdoyante, pittoresque comme mille villages de cette région des Arvernes si riche, par ailleurs , en souvenirs millénaires.

Et je l'aime pour cette humilité, pour ces murs qui s'accrochent solides après des siècles à la côte où mûrit un vignoble âpre au fumet rude et généreux.

Au flanc de la pente s'accrochent les ancêtres au toit plat, rectangles massifs de pierre, percés d'une porte et d'une fenêtre l'une au dessous de l'autre, avec deux petits trous en haut pour les pigeons. Les lézards y courent comme du vif argent par petites

secousses inquiètes comme s'ils ne connaissaient pas toutes les retraites cachées des assises sans joints. Et les vieilles bâtisses penchent à gauche, abandonnées pour la plupart, mais toujours robustes sur leurs assises. Au milieu, trône le « manoir du Suzerain » avec sa tour ronde qui a perdu son chapeau pointu et l'a remplacé à la bonne franquette par un toit plat, comme tout le monde après s'être fait tondre le crâne en biseau comme un sifflet de deux sous il est fier de ses trois ou quatre corps de logis rectangulaires (suivant la tradition),mais qui se permirent trois étages, mais toujours avec une seule rangée verticale de fenêtres.

Il est encore noblement campé dans ses loques, bien calé sur ses bases obliques comme des jambes écartées et il regarde toujours hautain vers le vallon, ses yeux ombragés par la large visière que forme l'auvent du toit en tuiles gouttières. Un balcon s'est effondré, mais une noble mante de vigne pourpre cache cette misère que dégradent seulement des poulaillers prosaïques en planches vermoulues.

Une venelle en descend à pic, escarpée, ravivée; torrent quand il pleut, calvaire quand doit la grimper quelque vieille de là-haut, cassée en deux, sa hotte d'herbe à lapins sur la tête.

D'autres sentes montent, tourment, descendent, aboutissant à des impasses, à des cours irrégulières où piaillent des poulets, où dorment des matous, où quelques canards barbotent dans une flaque, se disputant quelque tripaille, tache claire dans la grisaille générale. Dans le fond un bâtiment vous regarde avec des yeux carrés, un escalier extérieur grimpe à l'assaut d'une porte sous un toit qui joue à la marquise en s'appuyant sur quelques poutres tordues ; les marches en sont usées en rigole dans le milieu, et par leurs ais disjoints laissent apercevoir et entendre une population de moutons, oies et cochons qui vivent dans sa soupente. Et si le soleil vient se jouer au milieu de tout cela, la vieille pierre se dore somptueusement de reflets dégradés d'une finesse extrême, le tas de fumier ruisselle de pierreries que retournent dédaigneusement de la patte coqs et poules affairés.

UNE DATE IMPORTANTE...

SOIREE À THEMES

Le **3 avril** aura lieu comme tous les ans notre soirée à Thèmes, à la salle des fêtes de Vertaizon à 20 heures...

Cette année:

Savez-vous que Vertaizon fut le siège au 19 em siècle d'une secte religieuse les MANETS qui a l'époque fit grand bruit dans le diocèse et même au ministère de l'intérieur...?

Et le train... à Vertaizon c'est toute une histoire... passionnante...!

Venez écouter Armand DIOU et madame Paule LAGARDE.

Des gâteaux et des boissons dans une ambiance conviviale...

TROUVAILLES DIVERSES

Archives départementales
(Annuaire du P.de D 1809)
(cote 35 us 15)

Vertaizon : 2676 habitants , 26 sous les drapeaux.

Toujours en 1909 :

-Deux diligences pour Lyon (Domergue père et fils ; place St Pierre) une passe par Chignat et Feurs l'autre par Roanne

Elles partent tous les deux jours, prix de la place : 27 frs, colis 10 frs le quintal

Justice pour tous n°253 du 26 aout 1912

Vertaizon. Une société de chasse « La Perdrix » s'est formée à Vertaizon.

250 propriétaires ont cédé leur droit de chasse.

(le Moniteur 12 aout 1869)

Ephéméride.

12août 1705 : Chaleur extraordinaire en Auvergne.

De mémoire d'homme, on n'avait pas vu une pareille chaleur. A Clermont un thermomètre qui servait depuis 36 ans, se rompit par suite de la dilatation du mercure..

Dans le reste de la France, la température se montra aussi très élevée pendant les jours caniculaires la chaleur fut si grande dans certaines contrées du midi qu'on fit cuire des œufs au soleil, et qu'une grande partie des vignes du bas Languedoc et de Provence furent brûlées.

Vertaizon en 1881 : 1958 Habitants
(En 1790 : 3000 Habitants)

Extrait du recensement de 1881

Voici les professions les plus nombreuses à cette époque

14 Maçons	7 Maréchaux
5 Tisserands	5 Bouchers
8 Cantonniers	4 Couturières
7 Sabotiers	7 Epiciers
4 Tailleurs d'habits	6 Cordonniers
5 Repasseuses	5 Gendarmes
5 Charrons	8 Aubergistes
9 Menuisiers	7 Religieuses

Les quartiers sont les mêmes qu'en 1876

LES RECONNAISSEZ VOUS ...?

- 1° BELVERGE Yvette
- 2° GAUMET Odile ép. TINEYRE
- 3° AUREL Christiane ép. COUBRET
- 4° PLACE Linette ép. BODIMENT
- 5° TAILLANDIER Marie ép. ?
- 6° AUREL Irène ép. BUISSON
- 7° GENESTOUX Arlette ép. FARGEON
- 8° BARRIERE Marie-Ant. ép. SOUCHAL
- 9° AMADON Suzanne ép. RAJADE
- 10° TAILLANDIER Paulette ép. CAILLET
- 11° PINGUET Manou
- 12° BONNARD Marcelle ép. ESCOT
- 13° COISSARD Yvonne ép. COISSARD
- 14° FERVEL Irène ép. ?
- 15° DIOU Gaby ép. MAGOT
- 16° LAIRE Paulette ép. CHARNY
- 17° BOUCHE Odette ép. ?
- 18° BONNARD Marguerite
- 19° FERVEL Gaby
- 20° BEAUGER Yvette
- 21° DELIARD Thérèse
- 22° DECOMBAT Madeleine
- 23° BONNARD Mado
- 24° DECONCHE Marinette ép. KLEIN
- 25° GAUMET Odette ép. MORGE
- 26° THEILLON Jean-Jacques
- 27° THEILLON Colette ép. DAUZAT
- 28° DELIARD Suzanne ép. CLUZEL



Ecole privée 1936 (lire de haut en bas et de gauche à droite)
si vous les reconnaissez dites le nous ..téléphonez. A.DIOU tel : 04 73 68 17